

<https://fakirpresse.info/Greve-des-delaineurs-La-tonte-des>



Grève des délateurs : La tonte des patrons

- Le Journal - WikiLuttes -



Date de mise en ligne : mardi 3 juin 2014

Copyright © Journal Fakir - Tous droits réservés

Comment obtenir des conquêtes sociales ? La petite histoire en dit parfois plus que la grande. La grève des délateurs, en 1909, à Mazamet, s'avère exemplaire, avec ses « soupes communistes », son « exode des enfants ». Et surtout, ces esprits qui ont plus muri en quatre mois qu'en une vie.

"Le feu et la dynamite à Mazamet » (*Le Matin*, 27/4/1909), « La guerre de grève continue à Mazamet » (28/4/1909), « Attentat : un rocher roule de la montagne à Mazamet » (30/4/1909).

En 1909, Mazamet fait la Une de la presse nationale : des terroristes se vissent, semble-t-il, dans cette petite commune du Tarn, les Rouges prennent le pouvoir par les armes...

Tout avait pourtant commencé de façon très paisible. C'est sur un ton révérencieux que les syndicats mazzamains s'adressent, le 22 décembre 1908, à leurs patrons :

« Considérant, d'une part, la cherté croissante de la vie et, d'autre part, les longs chômages de l'industrie lainière (...) nous avons mission de vous demander, une augmentation de 0,50 franc par 100 peaux, ce qui met les 100 peaux à 2,75 francs », soit une hausse de 20 % . »

Et de préciser, plus inoffensivement :

« Nous tenons à vous faire remarquer que nous ne vous menaçons nullement de grève. Le travail continuera, comme par le passé, pendant les pourparlers nécessaires à l'élaboration des nouveaux tarifs (...) L'éventualité d'une cessation brusque de travail doit, quoi qu'il advienne, être écartée de vos préoccupations. »

Bref, la CFDT d'aujourd'hui, à côté, c'est la bande à Baader... Sauf que les 28 patrons du coin signent un commun refus. Les syndicats et le vent la voix :

« À partir du 9 janvier le syndicat ne répond de rien et toutes les conventions que nous avons signées ensemble seront toutes annulées, et nous prendrons toutes les mesures utiles pour la défense de nos droits. »

Voilà bien les « *prétentions ridicules de la classe ouvrière !* », de noncent les patrons. Qui, en vérité, déclarent la guerre, qu'une bonne leçon, claire, nette, définitive, soit délivrée :

« Tous, les premiers jours furent unanimes, relate ainsi un chef d'entreprise : cette fois, il nous faut la victoire. Si nous ne l'avons pas, nous ne l'aurons jamais. Les ouvriers seraient les maîtres dans les usines. Il n'y aurait qu'à fermer. »

Le 11 janvier 1910, la grève est déclarée. Plus de deux mille ouvriers cessent le travail. Et durant plusieurs semaines, comme l'écrivait un patron, demeure « *absolument calme* », même pas une manifestation. Il faudra attendre le 23 février, 36 jours de grève, pour que hommes, femmes, enfants, se fassent entendre. Avec drapeau tricolore et drapeau rouge, et des slogans plutôt radicaux : « *Il n'y a que deux classes : LES EXPLOITEURS et les exploités !* », « *Resistons aux affameurs* », etc. C'est que la mise en grève : « *Les femmes étaient les plus acharnées, se souvient un témoin. Avec les gosses, elles n'avaient rien à leur donner... elles étaient folles...* » Ce sont elles, du coup, qui empêchent l'approvisionnement des usines, ou l'entrée des « *jaunes* » :

« J'ai vu des femmes, des ouvrières, se coucher dans la neige devant les pieds des chevaux pour les empêcher d'avancer. Et rien à faire pour se lever. Elles ne se levaient pas. Il fallait qu'on arrête les chevaux. Et on restait sur place. »

SECONDE GÉNÉRATION

Pourquoi les patrons de Mazamet ont-ils montré une telle dureté ? Parce qu'ils redoutaient la puissance, croissante, du mouvement ouvrier, sans doute. Mais un témoin avance une explication plus sociologique : « *Je crois que la rupture entre le patronat et l'ouvrier tenait à ce qu'on en était de jama une deuxième génération de patrons. Je crois pouvoir dire que, parmi les patrons de l'époque, ce sont les jeunes patrons, les fils de ceux qui avaient créé le de laines, qui se sont montrés le plus opposés aux ouvriers. (...)*

La plupart de ces jeunes patrons de Mazamet n'ont pas connu le contact avec le peuple. Ils ont eu cet orgueil, mal placé à mon avis, et ils ont fait élever leurs enfants par des instituteurs privés, certains particuliers, d'autres pour deux ou trois familles. Je crois que c'est ce manque de contacts avec le peuple qui a créé cette mauvaise compréhension de la classe ouvrière. »

Le capitalisme d'héritier se mettait alors doucement en place et, n'ayant rien créé de leur propre main, il fallait que ces jeunes gens s'affirment. L'autorité devenait un marqueur d'autorité.

Les soupes communistes

Alors que les patrons jouent la montre, comment tenir dans la dureté ? « *L'union fait la force* », proclame une banderole. Du coup, première mesure, les deux syndicats du de laines fusionnent. C'est un signal fort, adressé au patronat, mais également aux ouvriers : ne pas se décevoir. Ensemble, ils doivent combattre cet ennemi : la faim, mauvaise conseillère, qui ferait reprendre le travail. Heureusement, nombre d'ouvriers, fils de paysans, cultivent encore leur lopin de terre ou ont le vent des cochons. L'envoyé spécial du journal *Le Matin* raconte :

« C'est que ce ne sont pas les grévistes ordinaires ; la plupart d'entre eux possèdent sur la montagne un bout de champ et une bicoque. Ils peuvent attendre. C'est ce que me fit comprendre hier le vieux montagnard que je fus visiter dans sa tanière. (...) Son doigt montrait au plafond de prodigieuses stalactites de saucissons et la rondeur aimable de gigantesques jambons. »

Mais tous ne disposent pas de pareilles réserves. Une idée germe alors : instaurer des soupes communistes. Mais il fallait vaincre une timidité, la honte de venir que mander son repas. « *Il fallut donc, pour la surmonter, te moigner Victor Griffuelhes, secrétaire général de la CGT, que des camarades moins besogneux*, mais plus hardis,*

s'installassent devant les tables, donnant ainsi l'exemple. La crainte disparut peu à peu et chacun s'accoutuma à la vie en commun pour y puiser le confort et la confiance. » Plus de mille repas sont servis chaque jour, « on mangeait pas mal. Il y avait du vin, de la viande... c'a allait bien... On chantait quelques chansons... » De quoi nourrir les ames, e galement : les ouvriers se retrouvent chaque midi, l'occasion de sonder le moral des troupes, de le regonfler si besoin, de discuter politique...



L'exode des enfants

Deux mois se sont bientôt écoulés, deux longs mois sans revenu, et bien sûr, les familles souffrent. Une nouvelle idée germe alors, formidable et terrible : l'exode des enfants.

« De Castres, d'Albi, de Toulouse, on demanda des gamins. Le plus difficile était de les obtenir, les parents ne voulant pas s'en passer. Ils étaient, en cela, encouragés par les prêtres, qui voyaient d'un mauvais œil l'envoi de ces enfants dans des familles de tacheuses de tout esprit religieux. Cependant, on recruta pour le premier exode un certain nombre d'enfants. Le départ s'effectua au milieu de préparatifs nombreux qui en firent une manifestation. Comme pour les soupes, il fallut que les militants moins besogneux prissent l'exemple en inscrivant leurs enfants les premiers. »

Et cet événement constitue un tournant : c'est à cause des patrons, de leur obstination, que les gosses doivent quitter la ville, que les grévistes doivent s'en passer, et voilà qui développe une haine de classe. Et le 13 mars, un cortège de 2 000 ouvriers et de 150 enfants parcourt la ville : « *Nous nous souviendrons* », indiquent sobrement leurs pancartes.

« Pitoyable de part, sous la neige qui tombait en e pais flocons ! Les petits, dont les plus a ge s ont a peine dix ans, grelotaient a l'a pre bise, soufflant sur leurs doigts gourds, et affectant quand me me pour ne pas ajouter une peine nouvelle au chagrin des e tres chers qu'ils quittaient, une gaiete factice sous laquelle on sentait des larmes. » (*Le Matin*, 15/3/1909).

Grève des délaineurs : La tonte des patrons

Durant ces vacances contraintes, les enfants furent bien rec'us - les de la gue s syndicaux faisant le tour des familles d'accueil, pour ve rifier. Une gamine raconte :

« Nous avons e te tre s bien. Tre s bien habille s, tre s bien nourris, bien e leve s. Moi, c'e taient des paysans. Ils e taient revendeurs marai chers et ils me prenaient au marche . Ils me mettaient dans une corbeille de pois ou de fe ves, et la je mangeais ; je ne manquais de rien. (...) Barthe s, Saoubergos, passaient dans les familles, pour voir si on e tait bien. Si on n'avait pas e te bien, il nous aurait reprises. »

Pour les meneurs, il faut, par ailleurs, remporter la bataille de l'opinion. Aussi font-ils connai tre la gre ve dans la re gion et dans tout le pays. Les aides affluent de Castres, d'Albi, de Paris, de Toulouse. Les journaux, comme l' *Humanite* mais surtout *Le Midi socialiste*, le vent des souscriptions. Et durant ces mois, c'est tous les jours, pour s'organiser, voire plusieurs fois par jour, que des rencontres, des assemble es se tiennent :

« On allait a une re union a la bourse du travail qu'on avait a ce moment-la rue Me janel. On parlait d'ici trois ou quatre ou cinq. Et la , on discutait. Le secre taire nous parlait des entrevues avec les patrons pour les questions d'augmentation de salaire, par exemple. Et puis on di nait et on repartait le soir a sa maison, pardi ! J'allais souvent aux re unions, mais j'en manquais, parce que tous les jours, tous les jours, descendre la -bas... C'e tait loin ! »

Et le 1er mai - soit le 102e jour de gre ve... - va marquer cette puissance. Le correspondant de *La De pe che* note ainsi :

« Par tous les sentiers de la montagne les gre vistes descendent de s l'aurore vers Mazamet. A sept heures du matin, la bourse regorge de monde. Presque tous les ouvriers ont reve tu leur toilette du dimanche, ce qui fait pre sager le calme pour la journe e. La bourse du travail est pavoise e et la ville a pris un air de fe te. »

Pre s de 4 000 personnes de filent ensuite... Devant pareille puissance, devant une telle force d'organisation, le patronat doit plier. L'historien Re mi Cazals re sume :

« Le 5 mai, la commission ouvrie re et les patrons se mettent d'accord. Ces derniers acceptent une augmentation. Le 7 mai, le nouveau tarif entre en vigueur, le travail reprend. »

ISIDORE BARTHÈS : LE Â« GÉNÉRAL VICTORIEUX Â»

Secre taire permanent du Syndicat des de laineurs, e lu et re e lu pratiquement a l'unanimité , Isidore Barthe s est surnomme le « *ge ne ral victorieux* » de la gre ve. Lui

« parlait toujours en patois, d'apre s *La De pe che*, produisait sur l'assistance une bonne impression par son ton familier et son esprit me ridional », comme un marqueur linguistique de sa proximite avec les travailleurs.

« Il accomplit une besogne conside rable, remarque l'historien Re my Cazals, participant aux assemble es

ge ne rales de la bourse et du de lainage, parfois d'autres corporations, au CA de la bourse, a la commission du de lainage, effectuant un important travail de secre tariat, se de plac'ant souvent pour participer aux congre s, pour aller soutenir des gre vistes. » Un charisme tel, semble-t-il, qu'il fait un peu le vide autour de lui - comme le note un rapport de la bourse : « Les syndicats de Mazamet sont, gra ce a Barthe s, fortement organise s. Les de cisions syndicales sont exe cute es avec une discipline rigoureuse. Les propositions de Barthe s sont aveuglement suivies par la masse ouvrie re qui a en lui la confiance la plus absolue. [...] La fonction de secre taire ge ne ral de la bourse du travail a e te pour ainsi dire annihile e. [...] Et les ouvriers n'ont e lu a la bourse du travail comme secre taires que des ouvriers dont la personne est des plus efface e, et incapables, par suite de rivaliser d'influence avec Barthe s. »

Sa re putation de passe les frontie res de Mazamet. Aussi, les menuisiers de Toulouse, en gre ve en 1912, viennent-ils le chercher pour organiser les soupes communistes, « trouvant le camarade Barthe s mieux qualifie que toute autre pour ce fonctionnement, vu la grande expe rience qu'il a acquise pendant la grande gre ve des de laineurs de 1909. » C'est toute cette monte e en puissance, en confiance, que la Guerre de 14 est venue faucher.

Les gains

Le gain, imme diat, parai t modeste pour un si long combat. Il l'est. Mais il faut voir plus loin : c'est un e tat d'esprit qui s'est ancre chez les ouvriers, comme en te moigne Jean Raynaud, un fileur :

« Il y eu un bel exemple de solidarite dans Mazamet. Chacun a porte son obole. On a monte les cuisines... roulantes, comme on appelait a l'e poque. Et chacun allait prendre un peu pour satisfaire ses besoins journaliers. Chacun a porte son e cot. De Mazamet et me me d'ailleurs. La solidarite a e te unanime. »

Victor Griffuelhes condense cet « e veil » en une formule : « Le de laineur d'avril n'est plus celui de l'anne e pre ce dente. »

Surtout, de sormais, le rapport de force est construit. Cette victoire, a l'arrache e, en annonce d'autres - et Mazamet sera biento t a l'avant-garde sociale.

Ainsi pour les maladies professionnelles. De s le 29 aou t, Isidore Barthe s constate que trois cas de « charbon » se sont de clare s en quinze jours, une infection que les travailleurs attrapent a force, manifestement, de manipuler des peaux de charbon. Le leader propose aux de laineurs syndique s de « faire un mouvement a ce sujet ». Approuve par l'assemble e, il re clame a la chambre de commerce, pas seulement le remboursement des frais me dicaux, mais aussi une indemnite journalie re pour le malade, et le garde-malade. Et de conclure son message :

« Si ces conditions ne sont pas accepte es a la date du 15 septembre, nous vous avisons que, de s le lendemain, les ouvriers de l'exploitation de la peau de mouton se refuseront a sabrer, peler et manipuler toutes peaux suspectes. »

Les patrons ce dent sans me me discuter.

Grève des délateurs : La tonte des patrons

Viennent ensuite les « *contrats collectifs* », un genre de convention, renouvelés tous les trois ans. Qui s'accompagnent de hausses de salaires, entre 13 à 27 %.

Jusqu'à, carrément... remettre en cause l'autorité du patron dans l'usine ! En cas de renvoi, un ouvrier pouvait de surcroît faire appel à une commission mixte, patronat / syndicat. Si le licenciement est jugé abusif, le salarié est reintégré, et l'employeur doit payer les journées perdues ! La fin d'une monarchie absolue dans l'entreprise... Et tout ça par les mêmes qui, un an auparavant, s'adressaient à leurs patrons sur l'air de « *oui notre monsieur, oui notre bon maître* » !



Tout ce récit on le doit au livre de Remy Cazals, *Avec les ouvriers de Mazamet : dans la grève et l'action quotidienne 1909-1914*, Centre d'histoire sociale du syndicalisme, Paris, 1978.

* *besogneux* : Au sens de « individu qui est dans le besoin. »